

Pascal Lainé
Tendres cousines



folio 

Texte intégral

Pascal Lainé

Tendres
cousines

Gallimard

Couverture : Illustration de Rozier-Gaudriault

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1979.

Pascal Lainé est né en 1942 à Anet (Eure-et-Loir). Il est ancien élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud et agrégé de philosophie. Il a publié son premier roman, *B. comme Barabbas*, en 1967. Pour son second livre, *L'irrévolution*, il a reçu le Prix Médicis en 1971, puis, en 1974, le Prix Goncour pour *La dentellière*.

CHAPITRE PREMIER

Où l'on voit un beau château

C'était par une belle matinée de juin 1939. Celle du 30, pour être précis (ou peut-être celle du 29, allez donc vous rappeler après quarante ans) ! Enfin c'était le premier jour et le premier matin des grandes vacances.

Le train ralentissait. Julien rouvrit les yeux. Il se pencha par la vitre ouverte. L'air était plein de senteurs enivrantes et d'escarbilles. Les blés mûrs défilaient lentement en contrebas de la voie. Julien reconnut au loin les coteaux de Guermantes, et la petite église de Vinteuil : on arrivait à Saint-Loup. Le train s'arrêta dans une violente secousse.

— Bonjour, monsieur Julien !

Monsieur Lacroix posa le bagage du garçon sur la banquette arrière de la voiture. Puis il se mit au volant, tandis que Julien s'asseyait face à la boîte à gants.

— Tout le monde va bien, à la maison ?

— Votre père est allé à Paris pour ses affaires.

— Et maman ?

— Votre mère a encore souffert de ses migraines, mais elle va mieux.

La voiture filait sur la petite route au milieu des champs. Il y avait du trèfle, du blé, de l'avoine, et puis du trèfle encore, et puis encore du blé, ça dépendait.

— Nous allons avoir une belle récolte, monsieur Julien.

Il y avait aussi de la luzerne, pour le bétail, et puis des arbres, des arbustes et des arbrisseaux.

Maintenant la voiture franchissait le portail de la propriété. C'était une belle demeure du ^{xvi}^e siècle, restaurée au ^{xix}^e par Indigo-le-Comte, et dont les parents de Julien, hobereaux désargentés, avaient fait une pension de famille pour personnes riches.

Julien sauta de la voiture et courut rejoindre les quatre dames qui jouaient aux cartes sur la pelouse (sur une table, s'entend !), devant la maison.

Clémentine, c'était celle de gauche, sur le transat à carreaux. Elle avait été la partenaire de Douglas Fairbanks dans *Le Repos du Pirate* et dans *La Fiancée de Zorro*. Mais elle ne faisait plus de cinéma. Elle prenait une retraite paisible et luxueuse dans le château des parents de Julien. Elle portait de somptueux bijoux. Elle était encore très belle. Elle fumait à l'aide d'un long porte-cigarettes de nacre. Elle parlait avec une légère affection.

Julien se pencha pour embrasser Agnès, sa mère.

— Voilà notre collégien, dit Adèle, la tante de Julien, qui se trouvait entre Agnès et Clémentine.

Les deux sœurs ne se ressemblaient guère. Agnès était mince et plutôt sèche. Quand il faisait chaud, on lui voyait le sternum et les clavicules. Le reste du temps elle portait des robes fermées. Adèle, au contraire, avait des seins magnifiques, et des fesses telles qu'on voudrait en voir, comme son défunt mari, avant de mourir.

Agnès garda dans la main le poignet de Julien.

— Il va falloir encore t'acheter des vêtements!

— Il a pris au moins dix centimètres, fit Adèle.

— Et il n'a pas encore fini sa croissance... Tu verras!

Julien se pencha pour embrasser sa tante. Il lui donna un bref baiser sur chaque joue. Mais Adèle le retint au moment où il se relevait.

— Trois! C'est toujours trois, avec moi.

— Bonjour, petit frère! dit Claire du fond de son transatlantique.

Puis la jeune fille referma les yeux pour se bronzer les paupières.

Julien se tourna enfin vers Clémentine, qui lui tendit mollement la main comme elle savait si bien le faire dans *Schéhérazade*. Cérémonieux, Julien baisa la main molle.

— Mais, nous voilà devenu mondain ! dit la belle actrice.

Soudain une petite fille jaillit de derrière le transat de Clémentine. C'était Poune, la seconde fille

d'Adèle. Elle portait un masque à gaz et poussa un cri qui devait censément effrayer tout le monde. Agnès la gronda.

- Veux-tu m'enlever cette chose horrible !
- On ne joue pas avec ça, fit Adèle !

CHAPITRE SECOND

Ce que Poune et Julien virent dans la cuisine

Poune et Julien se rendirent à la cuisine, pour prendre le goûter. Justine, la cuisinière, leur emplit deux bols de chocolat fumant et moussant. C'était une belle rousse, Justine. Elle était plutôt forte et transpirait un peu. Elle serrait sa jupe à la taille, pour paraître plus mince, mais elle ouvrait largement son corsage, auréolé sous les bras. On voyait ses seins luire jusqu'aux tétons quand elle se penchait. Julien regardait ça et n'en perdait pas une gouttelette.

— Voilà notre grand garçon de retour! fit madame Lacroix qui entrait par la porte du potager, deux laitues à la main.

La petite Angèle vidait un gros coq sur un coin de la longue table de cuisine, et fredonnait *Mari-nella* tout en détachant le foie et le gésier. Poune se faisait une tartine avec énormément de beurre. Julien regardait maintenant Angèle. En quelques mois c'était devenu une vraie femme, aux hanches déjà larges, à la poitrine ronde et ferme sous le

tablier qui la serrait un peu. Elle trancha la tête du coq d'un petit coup de hachette, et, levant brièvement les yeux, répondit d'un sourire au regard du jeune garçon.

Antoine entra sur les entrefaites, pour se laver sur l'évier les mains et les avant-bras. C'était un gaillard d'une trentaine d'années, la moustache avantageuse, la voix forte, et le baromètre au beau fixe avec les filles de la ferme.

Au lieu de s'essuyer les mains après avoir quitté l'évier, il s'avança soudain vers Justine, secouant les bras pour l'éclabousser.

— Arrête, grosse bête ! Tu mouilles ! s'esclaffa Justine en reculant d'un pas.

— C'est toi qui vas mouiller, ma jolie !

Justine ne chercha pas à s'enfuir. Comment aurait-elle fait ? Une main la tenait aux fesses, sous la jupe, tandis que l'autre main s'était glissée dans le corsage. La jeune femme continua néanmoins à reculer, Antoine avançait par conséquent, et le couple traversa la cuisine devant les deux enfants. La tartine de Poune faisait les gros yeux dans le chocolat où le beurre fondait.

— Tiens-toi un peu, Antoine ! Il y a les enfants ! intervint madame Lacroix.

— A cet âge, ça aime s'instruire ! Pas vrai, les mômes ? fit Antoine qui leva tout à coup la jupe de Justine, révélant aux enfants émerveillés une fine mousseline de soie rousse.

— Je n'ai rien en dessous, gémit Justine !

— Tu appelles ça rien ? s'esclaffa le garçon de ferme, qui poussait maintenant Justine vers le coin de la table où la petite Angèle n'eut que le temps d'enlever le foie, le gésier et le reste du coq, avant que Justine s'y trouvât renversée.

— Antoine ! Tu ne vas quand même pas... s'écria madame Lacroix au moment où la rude moustache brune du gaillard allait orner le ventre de Justine d'une seconde toison.

CHAPITRE TROISIÈME

Comment le beau château faillit être détruit

Poune et Julien s'étaient levés pour voir, et la tartine achevait de sombrer dans le chocolat. Angèle regardait aussi, les bras croisés, la bouche ouverte, oubliant le coq sans tête qu'elle tenait par son long cou flaccide, ballant entre ses cuisses.

— Antoine ! Tu ne vas quand même pas..., s'exclamait donc madame Lacroix, quand une formidable explosion ouvrit violemment les deux portes de la cuisine en les arrachant presque de leurs gonds, et fit voler en éclats tous les carreaux des fenêtres.

Chacun resta figé sur place, une seconde ou deux. Puis le coq d'Angèle chut avec un bruit mou sur le carrelage, Antoine releva la tête en s'essuyant la moustache du revers de la main, Justine rabattit sa jupe, les deux enfants se rassirent lentement. Une fine poussière de plâtre commençait à envahir la pièce.

— Ça, c'est le professeur ! dit enfin madame Lacroix.

Une seconde ou deux passèrent encore. La lampe

qui pendait au plafond se balançait d'un lent mouvement de pendule. Une pile d'assiettes posées sur la tranche, près de l'évier, s'effondra doucement, comme à regret, et les assiettes se brisèrent une à une sans que personne songeât à intervenir.

— Quel professeur ? demanda Julien à Poune.

— Un nouveau pensionnaire à ta mère. Une vraie catastrophe !

Tout le monde s'élança d'un même mouvement hors de la cuisine.

Au premier étage régnait une confusion inexprimable (ainsi qu'il est d'usage de l'exprimer). Les gens criaient, toussaient, couraient en tous sens dans le corridor, et par suite se heurtaient aux murs ou bien entre eux.

Soufflée par l'explosion, la porte de la chambre du professeur barrait le couloir par le travers. Une épaisse fumée noire sortait de la pièce en lourdes volutes.

Alors apparut une sorte de spectre, de monstre à face noire, où brillaient des yeux et des dents. C'était le professeur Unrath, les vêtements en loques, titubant, hagard.

— Ze n'est rien ! Drois fois rien ! Che vous azure ! bredouillait-il.

Agnès venait d'arriver sur les lieux et bredouillait aussi, mais de colère.

— Professeur ! C'est... C'en est trop ! Vous ne pouvez plus rester sous notre toit !

Le professeur, qui ne comprenait pas toujours bien le français, parut sincèrement désolé sous son maquillage fortuit.

— Ach ? Le doit auzi ? Boum ?

Et comme il ne trouvait pas de mots appropriés à tout son embarras, il répéta simplement :

— Ach, boum ?

Puis il éternua.

— Il est marrant, hein ! fit Poune à l'oreille de Julien.

Les enfants s'approchèrent de la porte. Ils avaient envie de voir, ça devenait une habitude chez eux, mais Agnès les en empêcha :

— Ne restez pas là ! C'est dangereux !

C'est Antoine qui pénétra le premier dans la pièce dévastée. Justine le suivit d'un regard anxieux, langoureux et roux, jusqu'à ce que dans la poussière et la fumée disparût tout à fait la moustache exploratrice.

CHAPITRE QUATRIÈME

*Où l'on apprend que Julien
est secrètement épris de sa cousine Julia*

L'explosion avait ouvert et presque arraché les portes tout le long du couloir. Julien s'arrêta soudain sur le seuil d'une chambre. Là, sur le lit, étalés, cette jupe, ce chemisier ! Et ce livre ouvert sur la table, et ces bottes de cheval, devant l'armoire !

— Elle est là, Julia ?

— Euh, oui ! Tu ne savais pas ? répond vivement Poure.

— Pourquoi ne le disais-tu pas ?

— Je suis un peu fâchée avec elle, bafouille la petite fille qui poursuit avec plus d'assurance : Tu sais ? Elle est devenue... très pimbêche !

— Mais pourquoi ne le disais-tu pas, répète Julien, qui réalise qu'il est arrivé depuis une heure, et qu'il n'a pas encore vu Julia, tout simplement parce que Poure ne lui a rien dit. Quelle gourde, cette petite ! Décidément quelle gourde !

Poure regardait Julien, l'air malicieux, plutôt !

— Maman lui a offert un cheval à elle, pour son

bachot... Elle ne te l'a pas écrit ? (La petite fille prend l'air le plus bête qu'elle peut.)

— On ne s'écrivait pas beaucoup, réplique Julien. On avait beaucoup de travail, ajoute-t-il pour qu'elle n'aille pas s'imaginer, cette petite gourde de douze ans, que Julia et lui, enfin quoi ! Ils se sont fiancés, l'année dernière, oui ou non ? Ils se sont embrassés, oui ou non ?

Julien courut jusqu'au manège, devant les écuries, où Julia montait son nouveau cheval, qui était une belle jument, alezane et tout, comme dans les romans chics.

La jeune beauté (il s'agit de Julia) portait de longs cheveux en nattes, qui lui donnaient encore l'air d'une enfant. Mais son allure, au trot, au pas ou au galop, était déjà celle d'une jeune femme, coquette et sûre d'elle-même.

— Julia !

La jeune fille s'arrêta, ou plutôt la jument. Julien tendit la main pour l'aider à descendre. Le cousin et la cousine s'embrassèrent sur les quatre joues.

— Bravo pour ton bachot !

— Ce n'était pas très difficile, répondit la gracieuse enfant. Et toi, lamatela-t-elle avec un sourire légèrement ironique, toujours premier en rédaction ?

Comme Julien ne comprenait pas, elle ajouta :

— Tu écris de belles lettres ! Je les ai gardées...

Et elle ajouta encore, désinvolte :

— Moi, je n'écris pas de belles lettres, je n'ai pas d'imagination.

Mais Julien ne voulait pas comprendre ces malicieuses allusions, perdu qu'il était encore dans ses illusions, et tout recouvert par les alluvions de son bonheur d'être à nouveau près de Julia.

CHAPITRE CINQUIÈME

*Par amour pour sa cousine,
Julien presse les boutons qu'il a sur le front*

Dans la cour derrière la maison, une camionnette livrait une table de ping-pong que réceptionnait Charles, le fiancé de Claire, un garçon vraiment charmant, chic anglais, cheveux flous, profil d'aviateur de l'Aéropostale.

Il fit poser par terre les deux emballages rectangulaires et plats, et ne voulut pas que les livreurs montassent la table. Il pouvait bien faire ça lui-même, non ?

Claire arriva comme la camionnette s'en allait.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-elle en désignant les deux cartons.

— C'est un tennis de table, ma chérie !

— Oh, c'est merveilleux ! Tu vas m'apprendre ?

— Le temps de monter la table !

Julien arrive sur les entrefaites, salue vaguement Charles, qui se baguenaude dans la maison depuis un an, comme chez lui, qui débite des mondانيتés aux dames à l'heure du thé, et qui fait à Claire d'impeccables baisers de cinéma quand il est sûr